

Oiseau du Paradis, aigle majestueux,
 Fier, tu fixas ton aire à la plus haute cime.
 Afin que tes aiglons fussent plus près des cieux :
 Des cieux où ton front touche, O poète sublime :
 Des cieux où tu t'en vas, le front haut, radieux,
 Avec des voix, des chants tout remplis d'harmonie
 Qui disent du Seigneur la sagesse infinie,
 Et s'en vont avec toi spalmodier aux cieux.
 Oui, tu pars, et je reste à pleurer sur la terre.
 Que ton sort est heureux, que le mien est cruel.
 Ne veux-tu pas, dis-moi, me prendre dans ta serre,
 Petit oiseau qui veux te suivre dans le ciel,
 Pour t'aimer, te le dire et le redire encore
 Du matin jusqu'au soir et du soir à l'aurore,
 L'attester sur le livre en face du Seigneur
 Qui sait ce qui se passe au fond de notre cœur.
 Mais non, tu t'en vas seul, et mon âme inquiète
 Aura du moins les chants bénis de son poète :
 Douce lyre d'où sort comme un soupir divin
 Qui me rendort le soir, et m'éveille au matin,
 Musique qui ravit, douce voix qui console,
 Quand la joie, en passant, me sourit et s'envole,
 Chaste et blanche colombe amoureuse de toi,
 Bel oiseau qui gémit et s'ennuie avec moi :
 Mais je ne m'en plains pas, je n'ai pour le distraire
 Qu'un chant rauque et cassé qui devrait bien se taire.